Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: 1 (1906)
Heft: 20

Artikel: Pas bredouille
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-256141

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 12.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

d'Alsace qu'il ne doivent venir attaquer Delémont que jeudi prochain, parce qu'on n'aura de la poudre que mercredi » [1])

Tout Delémont s'amusa beaucoup des mesures de prudence prises par le Magistrat et de la fière réponse du perruquier Chèvre. Là-dessus, les bourgeois, si mal équipés, furent licenciés et retournèrent à leurs occupations. Les Brigands d'Alsace, ne voulant sans doute pas s'attaquer à des bourgeois sans poudre et sans balles, renoncèrent à leurs velléités de saccager Delémont.

Néanmoins les tristes événements qui se déroulaient en France jetèrent l'inquiétude dans la ville. Chaque jour une foule d'émigrés passaient par Delémont. C'étaient des nobles, des prêtres, des religieux, des familles entières qui allaient chercher à l'étranger un repos qu'ils ne trouvaient plus en France. Plusieurs émigrés demeurèrent quelque temps en ville. Les couvents des capucins (école normale actuelle), des Ursulines (l'hôpital) logèrent beaucoup de monde. Le vicaire général de l'évêque de Strasbourg, M. de Kinklin, le capitaine de Salomon de Colmar et d'autres personnages importants s'établirent à Delémont et y demeurèrent jusqu'à l'invasion de l'Evêché par la France en 1793.

Entre temps la poudre et les balles étaient arrivées à Delémont au grand contentement du Maître bourgeois Marchand.

A. D.

Pas bredouille...

I

— Eh bien, moi, dit Gervais, c'est une bien autre affaire qui m'est arrivée.....

Comme on le savait bon conteur, les cinq chasseurs qui, avec lui, faisaient halte à l'orée du bois, et qui, à tour de rôle, avaient raconté chaque jour son anecdote, plus ou moins véridique d'ailleurs, s'approchèrent pour mieux l'écouter.

— Voici, reprit Gervais. Vous me connaissez assez pour savoir que je ne suis pas un méchant garçon.....

Un murmure d'approbation accueillit ces premières paroles.

— Et pourtant, continua-t-il, un homme est mort par moi, dans le temps, un pauvre vieux inoffensif qui, arrivé au bel âge de quatre-vingt-neuf ans, conservait encore une passion, celle de... Mais commençons par le commencement.

Un matin de décembre — il y a bien longtemps de ça — je quittais notre auberge du *Vieux Chêne*, qui était alors comme aujourd'hui la plus belle du pays, muni d'une grande carnassière, d'un fusil tout neuf et de mon chien *Fend-l'air* pour me diriger, l'esprit et le pas légers, vers la campagne où n'apparaissait plus que, de loin en loin, le toit de quelque ferme ou d'une chaumière.

Le temps était froid, naturellement, mais sec, et le soleil faisait étinceler sur l'herbe rare des prairies, comme sur les branches grêles des arbres, des paillettes de givre qu'un poète eût comparées à autant de diamants. D'ordinaire, je sais comprendre et apprécier toutes les jolies choses de la nature, mais, ce jour-là, tout en voyant et en constatant l'effet produit par ces milliers de petites constellations, j'avais la pensée trop préoccupée du résultat de ma chasse solitaire pour admirer selon ma coutume.

J'avais, la veille, parié avec deux de mes camarades que je ne rentrerais pas bredouille à l'auberge, comme, il faut bien l'avouer, je ne manquais jamais de le faire, et je voulais, coûte que coûte, gagner mon pari dont un fameux repas de douze couverts à notre auberge même serait l'alléchant enjeu. J'avais, d'ailleurs, bon espoir ce jour-là, et il me semblait que mon brave Fend-l'air, toujours confiant malgré mon insigne maladresse, m'encourageait de ses yeux intelligents.

Il allait, venait, humait l'air, s'arrêtait soudain, oreilles dressées, pattes en l'air et regard fixe.... Je tirais et... frou !... la bête visée détalait, poursuivie par mon pauvre chien qui n'en pouvait, mais... Pourtant, au retour, il m'encourageait encore et je ne désespérais pas. Hélas ! la journée s'écoula ainsi sans autre résultat pour moi que beaucoup de fatigue et d'humiliation.

Avec cela, la nuit venait, et je ne savais plus, après tant de chemin parcouru, où je me trouvais.

A quelle heure arriverais-je à Mégis où notre vieille auberge devait s'emplir de clients ? Et quel serait l'accueil de mon père dont je n'écoutais pas les conseils en matière de chasse. ?

Malgré ma lassitude je hâtais le pas, regardant si je n'apercevais pas une ferme où je me reposerais quelques instants et demanderais mon chemin lorsque, soudain, Fend-l'air s'arrêta, arc-bouté près de la haie que nous longions. Je l'appelai, mais il ne bougea pas et se mit à aboyer.

Alors, comprenant qu'il se passait là quelque chose d'insolite, je m'approchai doucement de lui et aperçus, dans la même pose que mon chien, un gros matou dont les yeux fauves étincelaient dans l'ombre.

D'où sortait-il ? Peut-être de cette chaumière là-bas ? Mais peut-être aussi n'était-ce qu'un chat sauvage comme il y en avait beaucoup dans ces campagnes.

Je m'amusai pendant quelques instants à regarder la mine provocante des deux ennemis, puis je continuai ma route.

— Allons, dis-je à Fend-l'air, laisse ce rôdeur, viens !

Il aboya encore une fois, fit volte-face et m'obéit ; mais l'hypocrite matou, profitant de cette retraite inespérée, lui sauta brusquement sur l'échine et lui arracha un cri de douleur. La vilaine et mauvaise bête ! J'épaulai mon fusil et, comme elle ne lâchait pas prise, je lui envoyai une balle qui la fit rouler à terre.

Fend-l'air, reconnaissant de mon intervention et, sans doute, émerveillé de l'adresse dont j'étais si peu coutumier, m'apporta entre ses dents le gros chat que j'enfouis au fond de ma gibecière, histoire de la faire gonfler. Et puis.... et puis, je ne rentrerais toujours pas bredouille.

II

Aussitôt après cet exploit, j'allai frapper à la porte de la chaumière dont la fenêtre était éclairée.

— Ma bonne femme, dis je à la vieille qui vint m'ouvrir, voulez-vous me permettre de me chauffer un peu et ensuite m'indiquer la route de Mégis ?

Elle commença par me dévisager et, rassurée par ma mine, ouvrit toute grande sa porte qu'elle avait tenue entr'ouverte.

— Entrez, Monsieur, répondit-elle ; Hyacinthe, ajoutat-elle en s'adressant à un bonhomme somnolant dans un fauteuil de paille, recule-toi un peu, que Monsieur ait place au feu ; là, très bien. Asseyez-vous, Monsieur.

Elle approcha un escabeau.

— Vous venez de chasser ? me demanda-t-elle, tandis que Fend-l'air se plongeait dans l'extase des flammes roses et bleues montant dans l'âtre. Sans vous commander, êtes-vous satisfait ?

— Assez, répondis-je en tapant sur ma gibecière que je me gardai bien d'ouvrir. Seulement, il fait un rude froid et je suis moins adroit lorsque j'ai l'onglée.

— Ça se comprend, Monsieur, encore que de courir réchauffe autant qu'une flambée de souches, répliqua-t-elle avec un petit sourire malicieux. Etendez vos jambes, allez ! ne vous gênez point. Ça n'est pas toujours à la nuitée qu'on peut courir après les lièvres, n'est-ce bas ?

Elle parlait d'une voix un peu chantante et ses yeux continuaient à sourire dans son visage sillonné d'infinies petites rides.

Le vieux, assis en face moi, ne prononçait pas un mot, mais il me regardait beaucoup, avec une fixité gênante dont elle s'aperçut.

— Ne faites pas attention à lui, dit-elle, il est en « enfantillage » et ça l'étonne de voir une figure inconnue ; n'est-ce pas, mon pauvre homme ? continua-elle en redressant un peu l'oreiller sur lequel il s'appuyait. Ce Monsieur est un chasseur qui tue les lapins dans le bois.

— Il est méchant ! répondit-il gravement. Je n'aime pas qu'on tue les bêtes. Où est Bijou ?

— Oh ! répliqua-t-elle. Bijou est un galvaudeux toujours en quête d'aventures. Je ne l'ai pas vu depuis midi, mais il reviendra, sois sans

1) Mémoires de Kœtchet.

---

le fleuve aux eaux d'azur, grouille une foule bigarrée d'hommes et de femmes de presque toutes les races humaines ; jusqu'à cette luxueuse avenue — rendez-vous de la classe opulente, qui, semblable à un ruban de verdure chargé de grappes d'or, se déroule le long de la rive, — tout séduit le jeune homme, tout l'attire !

Et tandis qu'il gaspille ainsi ses journées, tandis qu'il passe la majeure partie de ses nuits dans les dîners et les bals donnés par les hauts fonctionnaires et les nabahs de la cité, ou à jouer au whist et au baccara, gagnant parfois avec une chance insolente, pour perdre le jour suivant souvent plus que le gain réalisé la veille ; la vie, à l'hôtel de Verneuil, a repris en apparence son cours habituel.

En apparence !..... car en réalité cette vie est plus lourde et plus pénible que jamais pour Chantal, à laquelle incombe à peu près seule le devoir de distraire et de soigner sa mère.

En proie à une forte crise de neurasthénie depuis le départ de son fils, Mme de Verneuil est une réelle fatigue pour tous ceux qui l'approchent.

Parfois elle fond en larmes pendant des heures entières, sans que rien puisse arrêter ce déluge de pleurs ; ou, affaissée sur elle-même, elle passe la meilleure partie de ses journées, les bras pendants et le regard morne, avec toujours cette même phrase sur les lèvres :

— On m'a tuée en me séparant de mon fils, je ne le reverrai pas, je me sens mourir ! que je suis malheureuse !

Ses moments d'excitation n'étaient guère moins pénibles.

C'étaient alors des courses sans fin dans les grands magasins et chez les couturiers en vogue ; des projets sans nombre et des plans à n'en plus finir pour renouveler l'ameublement de ses salons ou changer la monture de ses diamants.

— Penses-tu que ce tableau plaise à ton frère ?... Vois donc comme ce bronze ferait bien dans son cabinet de travail ou dans son salon Louis XV.

(*A suivre*).

inquiétude. Ne l'auriez-vous pas aperçu, par hasard, Monsieur ? C'est un gros chat gris qu'on ne peut tenir au logis depuis quelque temps, et mon mari s'en toumente. Que voulez-vous ! Il est son unique amusement. Et puis, il faut l'avouer, Bijou est joli, avec des yeux jaunes comme des topazes. Par exemple, il a mauvais caractère, et, ce qui flatte Hyacinthe, c'est que seul il peut le caresser, car il ne peut supporter personne.

Elle parlait, parlait, la bonne vieille, et du coin de l'œil, regardait son mari qui l'écoutait, bouche béante.

— Pourquoi n'est-il pas là ? demanda-t-il. Je veux Bijou.

— Oh ! c'est qu'il l'aime au moins ! reprit-elle, et s'il s'avisait jamais de ne pas revenir, je crois bien de vrai, qu'il en mourrait !

Je sursautai sur mon escabeau et un petit frisson courut sur ma nuque. Ce gros chat d'humeur vagabonde et querelleuse, idole du pauvre infirme quasi privé de raison, je l'avais là, dans ma gibecière pleine et rebondie.

Pris d'un malaise subit et n'osant plus le regarder en face, je me levai aussitôt pour quitter la chaumière.

— Quand vous chasserez de ce côté, me dit la vieille paysanne en m'ouvrant la porte, venez-vous reposer ici, ça me fera plaisir et...

— Laïde, interrompit le bonhomme, vois donc un peu si tu trouves Bijou.

Je me sauvai comme si le diable m'emportait.

(*A suivre.*)

Carnet du paysan

Ce qu'on disait des engrais il y a cinquante ans. — Le sel en agriculture. — Destruction des campagnols. — La paille au bétail.

Les journaux agricoles publiés vers le milieu du siècle dernier sont très curieux à consulter. A noter un article emprunté à la *Gazette d'agriculture rhénane*, dans lequel on n'est pas tendre pour les engrais concentrés, préconisés alors par l'école de l'illustre Liebig, dont les nouvelles théories n'étaient guère connues que depuis dix ans. Aussi on ne ménage pas le bois vert à ces innovateurs qui allaient « même jusqu'à recommander des sels dont le prix excède celui du froment, ce qui ne pouvait manquer d'exciter tout au moins la surprise des plus simples paysans. » Parmi ces sels, on citait le guano, le salpêtre de Chili, le sel ammoniac, substances trop chères ou difficiles à se procurer et ne pouvant, en conséquence, offrir un intérêt général pour l'agriculture du pays.

Un autre classe « d'engrais miraculeux », qui semblaient particulièrement exciter l'indignation de l'auteur, c'étaient les sels phosphoriques, tels que les phosphates de chaux, les os concassés, les os calcinés ! « Les sels solubles de cette classe sont si chers, ou si incommodes à préparer, qu'il serait dérisoire d'en conseiller l'emploi. Les fabriques de phosphore et des raffineries de sucre vendent les os calcinés à des prix qui rendent ces substances inaccessibles aux cultivateurs ordinaires. En d'autres termes, on ne pourrait pas s'en servir parce que l'engrais coûterait plus cher que les récoltes qu'il produirait. »

On peut juger par ces quelques extraits du chemin que nous avons parcouru depuis 1850, époque qui a vu l'enfance de la science agronomique, mais qui ne pouvait guère entrevoir le développement prodigieux qu'elle prendrait dans la seconde moitié du XIXe siècle. Que ceux qui voudraient parfois douter des progrès qui se réalisent sans cesse consultent les vieux journaux agricoles et qu'ils comparent avec l'agriculture telle qu'elle se présente actuellement à nos yeux : ils seront édifiés.

* * *

Le chlorure de sodium, disent les savants, le sel, disons-nous couramment, joue ou devrait jouer dans l'alimentation des bestiaux le même rôle qu'il joue dans l'alimentation humaine. Pour les animaux comme pour l'homme, il augmente l'activité des muqueuses, rend leurs sécrétions plus abondantes et, par là, facilite la digestion des aliments. Il est aussi lui-même un aliment, il entre dans la composition du sang et on trouve dans les urines une quantité appréciable de chlore et de soude.

Les bons effets du sel sur leur organisme se manifeste de façon différente chez les animaux. Le sel donne aux chevaux un poil luisant, les préserve de l'essoufflement et est un remède préservatif contre la morve et le farcin. Chez le taureau et tous les étalons d'ailleurs il active les fonctions génésiques. Chez le bœuf, il favorise l'engraissement par le fait même qu'il favorise la digestion et l'assimilation des aliments. Chez les vaches laitières, qu'il oblige à boire, il augmente la lactation. Chez le mouton, il est le préservatif le plus efficace contre la cachexie aqueuse, le mouton en est d'ailleurs particulièrement gourmand, le sel le développe très rapidement en poids de viande et en saveur et l'on sait la réputation universelle en boucherie du mouton de pré-salé, c'est-à-dire de celui qui paît dans les prairies conquises sur la mer ou à proximité des émanations salines de celle-ci.

On utilise le sel dans la conservation des produits qui ne doivent être consommés qu'à la longue et il est peu de fermes qui n'aient pas leurs quartiers de cochon conservés dans le sel ou dans la saumure ou leurs légumes verts : haricots, petits pois, etc., en provision par le même procédé.

Dans l'alimentation du bétail, le sel se mélange directement à la ration où il est dissout dans l'eau destinée à la boisson. Quand on fait consommer les fourrages secs, il est bon de les arroser d'eau salée ; mélangé aux fourrages verts, le sel prévient la météorisation. Si les aliments sont aqueux, tels que les betteraves, les pulpes, on les saupoudre utilement de sel. Il est bon aussi de saler les barbotages.

Dans certaines exploitations on dispose dans un coin de l'étable ou de la bergerie un bloc de sel gemme, celui qui provient des mines et non des marais salants, ou un sachet à tissu peu serré et rempli de poudre de sel que les animaux lèchent au passage. Un animal qui ressent quelque malaise s'empresse de lécher le sel à sa portée. Le procédé du bloc ou du sac est donc excellent, il n'y a qu'un inconvénient, celui de provoquer l'abus de consommation.

La ration journalière du sel qu'il convient de donner à chaque animal, varie suivant le climat : elle est plus élevée en Angleterre, en Allemagne, en Suisse et en Belgique qu'en France. Pour l'espèce bovine par exemple, elle est généralement de 170 gr., en Angleterre, de 150 en Suisse, tandis qu'en France elle est de 80 à 100 gr., suivant le poids de la bête, pour le bœuf à l'engraissement est de 60 gr. seulement pour un bœuf de travail ou une vache laitière. En France, en compte 30 gr. pour un cheval ou un mulet, de 30 à 60 gr. pour un porc, suivant le poids et la période d'engraissement de 3 à 4 gr. pour un mouton en préparation pour la boucherie et de 1 à 2 gr. pour le mouton à l'état naturel.

On peut employer pour l'alimentation des animaux soit du sel marin soit du sel gemme.

Le premier, quand il est destiné aux besoins de l'agriculture est exempt d'impôt, mais il faut qu'il soit au préalable dénaturé et que, pour les quantités dépassant 500 kilos, l'acheteur soit muni d'un certificat du maire de sa commune attestant qu'il est bien cultivateur ou propriétaire de bestiaux. Le sel dénaturé, c'est-à-dire altéré de façon à ne plus pouvoir servir de condiment pour la cuisine est amené à cet état par son mélange avec du tourteau ou de la poudre d'absinthe ; il doit être de plus traité au protoxyde de fer, ce qui lui donne une couleur rouge de rouille. Le sel marin dénaturé pour les besoins de l'agriculture revient à environ 6 à 7 fr. les 100 kilos. Inutile d'ajouter que la dénaturalisation en usage ne lui enlève aucune de ses qualités consécutives.

Le sel gemme, que l'on emploie surtout à l'état de bloc à lécher, n'est pas dénaturé. Il est soumis à un droit de consommation de 9 fr. 70 par 100 kilos, et revient à environ 15 fr. les 100 kilos. Il est vrai qu'il est presque aussi économique que le sel dénaturé, étant donné qu'il fait plus de profit et qu'un bloc est d'un long usage.

En agriculture, le sel dénaturé est aussi utilisé pour empêcher la fermentation des fourrages, surtout de ceux récoltés par la pluie ou un temps simplement humide. Les quantités à employer varient suivant le degré d'humidité du fourrage. D'ordinaire on emploie, pour la luzerne, le trèfle et le sainfoin 12 kil. de sel par 1000 kil. de la plante, 15 kilos pour la minette, les vesces et les foins de prairies. Même quand le foin est rentré en bon état, il est utile de le saupoudrer de 5 à 6 kilos. de sel par 1.000.

L'emploi du sel marin comme engrais est généralement bon. Il favorise beaucoup la formation de l'épi des céréales, il rend leur paille plus résistante et, par conséquent, moins sujette à la verse ; mais c'est surtout dans la culture des plantes-racines qu'il fait merveille et pour les prairies naturelles, surtout celles qui sont humides. Il donne de la sapidité aux plantes et les rend plus appétissantes et, en même temps, plus nourrissantes. Le meilleur mode d'emploi consiste à incorporer le sel aux composts ou au fumier dans la dose maximum de 10 kilos.

Cependant son emploi en engrais doit être aussi mesuré que comme condiment, sans quoi il devient nuisible, la dose... excédée.

Ainsi il est peu de terrains qui, au lieu de prospérer, ne deviennent stériles au-delà d'une assimilation de 1,000 kilos de sel dénaturé par hectare.

C'est en raison de cet effet que les jardiniers avisés ne perdent pas leur temps à nettoyer les allées en les sarclant. Avec un litre de sel dénaturé pour 10 mètres carrés, on rend le sol d'une allée aussi stérile que le sable le plus aride, aucune mauvaise herbe n'y peut pousser. On sème le sel, l'eau de pluie le dissout : on le dissout aussi dans l'eau et l'on arrose, c'est le procédé préférable par le beau temps.

* * *

La destruction des campagnols. — Dans une des dernières séances de la Société nationale d'agriculture, un savant bien connu, M. Schribaux, a fait connaître un procédé très répandu en Allemagne pour détruire les campagnols. On emploie un pain empoisonné avec du carbonate de baryte. La préparation est des plus simples. Dans un récipient de taille suffisante, on mélange 80 parties de farine et 80 parties de carbonate de baryte précipité. On verse ensuite la quantité d'eau nécessaire pour faire une pâte qu'on fait cuire au four.

Le pain ainsi fabriqué est ensuite découpé en petits morceaux qu'on trempe dans du lait